HERRADE DE LANDSBERG, abbesse de Hohenbourg, en Alsace, morte en 1195. Elle appartenait à la noble maison de Landsberg. Elle prit le voile dans le monastère de Hohenbourg, se livra à l'étude sous la direction de l'abbesse Relinde, et lui succéda en 1167. Elle bâtit au pied de son couvent le monastère de Truttenhausen et y fonda un hospice. Pour instruire et édifier les religieuses placées sous sa direction, elle composa son *Hortus deliciarum*, dont le manuscrit original se trouve dans la bibliothèque de Strasbourg. « Cet ouvrage, dit Walckenaër, qui se compose de 648 feuillets, est orné d'un grand nombre de dessins et de figures coloriées destinées à éclaircir le texte et souvent à en tenir lieu. Les figures principales sont dessinées et groupées avec goût, et paraissent copiées d'après des originaux byzantins; mais les costumes sont du XIIe siècle et offrent un grand intérêt historique. C'est une sorte d'encyclopédie abrégée des connaissances humaines sous le point de vue religieux, écrite en latin. Les auteurs qu'elle cite sont en grand nombre, et, si l'on excepte la Bible, saint Augustin, Gennadius de Marseille, ils ont tous écrit entre le IXe et le XIIe siècle. Aux récits historiques et aux détails technologiques elle fait succéder des explications allégoriques, des exhortations morales et des vers pleins de douceur, d'onction et de sentiments pieux qu'elle adresse à ses religieuses... Ce qui nous paraît très-remarquable, c'est la manière dont elle a figuré le tableau d'ensemble des connaissances humaines dont elle traite dans son livre. Au-dessus d'une tête à triple face, qui est la Trinité sainte, elle a écrit : *Ethica, Logica, Physica*, c'est-à-dire Morale, Logique, Physique, et ce dernier mot comprend toutes les sciences naturelles, mathématiques et physiques. Au-dessous de la Trinité est le Saint-Esprit, d'où sortent les sept sources qui donnent naissance aux sept arts libéraux, savoir : la rhétorique, la dialectique, la musique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la poésie ou la magie. » Outre des notions de théologie, de cosmologie, d'histoire, de géographie, de mythologie, d'astronomie, de physique, d'agronomie, etc., on trouve dans l'*Hortus deliciarum* de Herrade des traités de morale, de discipline, un catalogue des papes, des calendriers et des cantiques.

HERREGOUTS (Henri), dit **le Vieux**, peintre flamand, né à Malines en 1666, mort à Anvers vers 1720. Il visita les principales villes de la Belgique, en exécutant, pour les églises et les couvents, d'excellents tableaux, puis il se fixa à Anvers et s'y lia avec le paysagiste Asselin, dont un grand nombre de tableaux sont ornés de personnages exécutés par Herregouts. Les œuvres de cet artiste sont remarquables par la pureté du dessin, par l'expression des figures, par l'heureux arrangement de la composition. Nous citerons de lui, à Anvers : *Saint François-Xavier chassant les idolâtres*, à l'église des Jésuites; le *Martyre de saint Matthieu*, à l'église Notre-Dame, à Bruges; le *Jugement dernier*, énorme et superbe composition qu'on voit à l'église Sainte-Anne; *Saint Tryon*, à l'église Notre-Dame, la *Madeleine pénitente*, la *Résurrection du Christ* et le *Christ au tombeau*, à l'hôpital de la Madeleine; enfin, dans l'église des Jacobins, un *Saint Dominique en prière*, qu'on peut regarder comme une des plus belles œuvres de ce temps de décadence. — Son fils, HERREGOUTS le Jeune, s'adonna également à la peinture, mais il fut loin d'égaler son père en talent. Les rares tableaux qu'il a laissés sont, en général, de pâles copies, des pastiches maladroits de ceux d'Herregouts le Vieux.

HERRENBERG, ville du Wurtemberg, cercle de la Forêt-Noire, ch.-l. du bailliage de son nom, à 25 kilom. N.-O. de Reutlingen, sur une montagne dont l'Ommer baigne le pied; 2,168 hab. Fabrication de toiles et de tissus de laine; dans les montagnes voisines, exploitation de beau grès, terre de poterie, ocre et albâtre. Cette ville fut entièrement réduite en cendres par les Autrichiens et les Bavarois, le 19 juillet 1635. Les Français la prirent et la livrèrent au pillage en 1668.

HERRENGRUND, bourg des Etats autrichiens (Hongrie), à 22 kilom. N.-E. de Kremnitz; 1,500 hab. Célèbres mines de cuivre argentifère, produisant annuellement 750 quintaux métriques de cuivre et 600 marcs d'argent.

HERRENSCHNEIDER (Jean-Louis-Alexandre), météorologiste français, né à Grehweiler, près de Kreutznach (Prusse rhénane), en 1760, mort à Strasbourg en 1843. Il était très-jeune lorsque son père, prédicateur protestant, vint se fixer à Strasbourg. Il se fit recevoir, dans cette ville, docteur en philosophie en 1782, licencié en droit en 1785, puis se tourna vers les sciences et devint professeur de mathématiques et d'astronomie. Pour se mettre au courant des progrès de cette dernière science, Herrenschneider visita les observatoires de Paris, de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne, et se mit en rapport avec les grands astronomes du temps. L'université de Strasbourg ayant été supprimée à l'époque de la Révolution, il perdit sa place, fut quelque temps emprisonné pendant la Terreur, puis devint successivement examinateur des aspirants à l'École polytechnique, bibliothécaire à Strasbourg, professeur de mathématiques et de philosophie au séminaire protestant (1803), professeur de physique et de chimie à l'École centrale, enfin professeur de physique à la Faculté des sciences de Strasbourg. En 1823, il fonda dans cette ville une société de patronage pour les jeunes libérés. On a de lui une intéressante suite d'observations météorologiques publiées sans interruption pendant près de quarante ans.

HERRENSCHWAND, économiste suisse, né à Morat, mort après 1805. On sait fort peu de chose de la vie de cet écrivain. Il habita pendant quelques années en Angleterre, remplit, croit-on, les fonctions de juge supérieur dans les régiments suisses au service de la France et vécut longtemps à Paris, où il habitait encore en 1805. On a de lui : *De l'économie politique moderne : discours fondamental sur la population* (Londres, 1786); *Discours sur le crédit public des nations européennes* (Londres, 1786); *Discours sur la division des terres dans l'agriculture* (Londres, 1788); *Discours sur le commerce extérieur des nations européennes* (Londres, 1790); *De l'économie politique et morale de l'espèce humaine* (Londres, 1796, 2 vol. in-8°); *Du vrai principe actif de l'économie politique* ou *Du vrai crédit public* (Londres, 1797); *Du vrai gouvernement de l'espèce humaine* (Paris, 1803, in-8°). Herrenschwand, qu'on peut considérer, dit Blanqui aîné, « comme un philosophe imbu des doctrines de Mirabeau le père, forme la transition entre l'école de Quesnay et celle d'Adam Smith. » Dans ses écrits, on trouve des idées ingénieuses et de curieuses données; mais il est tranchant, dogmatique, paradoxal, et il procède synthétiquement, au lieu d'avoir recours dans ses recherches à une analyse pénétrante, basée sur l'observation des faits. « Herrenschwand, dit la Biographie Didot, blâme le principe d'une liberté indéfinie dans toutes les branches de l'industrie et du commerce, préconisé par Adam Smith. Le commerce extérieur, selon lui, contrarie en temps de paix les progrès et la prospérité des nations, et son interruption en temps de guerre détruit cette prospérité. Au dogme de l'économie politique *liberté et protection*, il substitue celui de *proportion et protection*... Il voudrait qu'on n'encourageât les machines que chez les peuples à prospérité progressive... Il se prononce, en fait de commerce extérieur, pour une balance exacte, ni favorable ni défavorable pour aucun des partis. Il attaque les banques de circulation, qui ne servent qu'à enrichir ceux qui les fondent et qui ont le grand inconvénient de donner aux gouvernements la facilité de réaliser des emprunts ruineux et de faire avec leur secours des entreprises destructives de toute prospérité. Il voudrait que chaque individu contribuât aux besoins de l'Etat suivant son propre revenu annuel, et il proscrit toutes les taxes indirectes, comme inégales et oppressives. »

HERRERA bourg d'Espagne, prov. et à 65 kilom. de Palencia; 1,500 hab. Ce bourg, bien bâti, percé de rues propres aboutissant à une jolie place carrée entourée d'arceaux, est situé sur une petite hauteur et entouré de beaux jardins que baigne le Pisuerga. Les légumes qu'on cultive dans ces jardins sont très-appréciés. On remarque à Herrera un très-beau château qui paraît avoir été bâti par les Maures et qui offre encore des traces de curieuses sculptures.

HERRERA (Ferdinand), poëte espagnol qui reçut de ses compatriotes le titre un peu prodigué de **Divin**, né à Séville en 1534, mort en 1597. Il était ecclésiastique et fut l'ami de Cervantes. On estime surtout ses élégies et ses odes (*canzones*), dont les plus belles ont pour sujet la bataille de Lépante et la catastrophe du roi Sébastien de Portugal en Afrique. Dans ses sonnets, ses *sestinas* et ses autres poésies, il se montre très-souvent le précurseur du mauvais goût de Gongora, et sa prétention de n'admettre dans la poésie que des expressions relevées le fait tomber dans la recherche et l'archaïsme. Outre ses poésies, *Obras en verso*, publiées pour la première fois en 1582 et dont la dernière édition est celle de 1808 (Madrid), on a de lui : *Vie et mort de Thomas Morus* (1592); *Relation de la bataille de Lépante* (1572); une édition de *Garcilaso de la Vega*, avec notes, etc.

HERRERA (Alonzo Y), peintre espagnol, né à Ségovie en 1559, mort à une époque inconnue. Il devint l'ami intime du peintre Navarrete, surnommé *el Mudo*, dont il éleva puis épousa la fille naturelle. Herrera, qui était fort riche, a peu produit; mais les œuvres dues à son pinceau sont aussi remarquables par la pureté du dessin que par l'éclat du coloris. Six grands tableaux, qu'il exécuta en 1590 pour le maître-autel de Villa-Castin, excitèrent surtout l'admiration des artistes de son temps. Malheureusement, ces belles toiles ont été complétement détériorées en 1734 par un barbouilleur chargé de les restaurer.

HERRERA (Francisco), dit **el Viejo** (*le Vieux*), peintre espagnol, né à Séville en 1576, mort à Madrid en 1656. Elève de Luiz Fernandez, il devint un des premiers artistes de cette brillante école de Séville qui a produit tant de maîtres fameux. D'un caractère sombre et sauvage, Herrera était peu fait pour s'attirer les sympathies de ses camarades d'atelier. Seul, Francisco Pacheco, qui plus tard devait se distinguer comme écrivain et comme peintre, sut deviner sous cette rude enveloppe une nature foncièrement bonne et surtout un merveilleux tempérament de peintre; il devint son ami, puis son biographe. Grâce aux conseils de Fernandez et à l'ardeur qu'il mettait au travail, Herrera apprit rapidement toutes les ressources du métier. Obéissant alors à sa fougue audacieuse, il se mit à exécuter avec une fiévreuse ardeur des tableaux d'un réalisme puissant, d'un chaud coloris, d'un effet prodigieux. Ces toiles produisirent une grande sensation, car elles opéraient une sorte de révolution dans l'art espagnol. Le *Jugement universel*, qu'il peignit dans l'église San-Bernardo, à Séville, donna toute la mesure de son rare talent. Rien dans cette création hors ligne ne rappelle Michel-Ange, et tout prouve cependant que Herrera et le grand Florentin ont eu presque la même inspiration. Dans ce chef-d'œuvre, Herrera fait preuve d'un savoir profond dans le nu, d'un grand art de composition. Ses figures frappent par la variété et l'énergie de l'expression, par l'ampleur magistrale; les chairs, d'un réalisme superbe, offrent une extrême puissance de ton; la musculature est vraie, savamment observée et rendue avec une précision que Ribera n'a pas dépassée. Enfin, la magie de la couleur se révèle par un accord merveilleux des teintes, des demi-teintes et des ombres. Malgré tout son talent, l'artiste avait peine à vivre de son pinceau. Il eut recours à la gravure sur bronze; mais mal lui en prit. Accusé de fabriquer de la fausse monnaie et décrété d'arrestation, il chercha un asile chez les jésuites de Séville. Pour reconnaître dignement la protection des pères de cette congrégation, il peignit dans leur chapelle l'*Apothéose de saint Herménégilde*, toile splendide, encore bien conservée. Philippe IV, de passage à Séville, fut tellement frappé de la beauté de cette œuvre, qu'il se fit présenter l'auteur et lui dit gracieusement : « Maître, quand on a votre talent, il est impossible d'en abuser. » Et il fit abandonner immédiatement les poursuites commencées. Rendu à la liberté, Herrera entreprit les immenses décorations du palais archiépiscopal de Séville. Ce beau travail, achevé vers 1647, est maintenant fort détérioré, grâce à des restaurations maladroites. En 1650, l'artiste, appelé à la cour de Madrid, y exécuta des travaux considérables qui marquèrent avec éclat la fin de sa glorieuse carrière. Ces dernières fresques seraient à peu près perdues pour nous, en raison de la mauvaise qualité du stuc qui les supporte, si l'auteur n'en avait lui-même gravé à l'eau-forte la plus grande partie, notamment les divers morceaux de la décoration de la Merced. Herrera a laissé, en outre, des tableaux de chevalet fort recherchés, ainsi que des dessins nombreux et presque tous magnifiques. Le musée de Madrid, assez riche en tableaux de Herrera, ne possède qu'une faible partie de son œuvre. Le reste se trouve dans les églises de Séville. Cet éminent artiste, ce novateur hardi, qui occupe une des premières places parmi les grands peintres de son pays, fut le maître de Velasquez. Telle était la violence de son caractère, que peu d'élèves purent rester dans son atelier. Ses fils eux-mêmes l'abandonnèrent, et il finit par vivre à peu près complétement seul.

HERRERA (Francisco), dit **le Jeune**, peintre espagnol, fils du précédent, né à Séville en 1612, mort à Madrid en 1685. Irrité des mauvais traitements que lui faisait subir son père, sous la direction duquel il avait acquis beaucoup de talent, Francisco s'enfuit à Rome en emportant de la maison paternelle ce qu'il put trouver d'or et de bijoux. En peu de temps, il dépensa en débauches le produit de son vol. Forcé alors de travailler pour vivre, il exécuta des fresques et surtout un grand nombre d'excellents petits tableaux de genre, dans lesquels il reproduisait souvent des poissons, et cela avec un tel art, qu'on le surnomma **il Spagnolo degli pesci**. De retour à Séville après la mort de son père (1656), Herrera fut chargé de plusieurs travaux importants. Son beau tableau de *Saint François*, exécuté pour la cathédrale de Séville, lui valut d'être nommé, en 1660, vice-président de l'Académie de peinture. Toutefois, dès l'année suivante, il partit pour Madrid. Là, il exécuta, entre autres fresques, celles qui ornent le chœur et la voûte de Saint-Philippe-le-Royal, et fit pour les Carmélites son chef-d'œuvre, un *Saint Herménégilde*. Vers la même époque, le roi Philippe IV lui demanda, pour Notre-Dame-d'Atocha, une *Ascension de la Vierge*, dont il fut si satisfait, qu'il le nomma peintre de la cour, puis grand maître des palais royaux (1677). En cette dernière qualité, il fut chargé de la restauration de plusieurs édifices, dont il fut à la fois l'architecte et le peintre. Cet artiste était extrêmement orgueilleux, jaloux et violent, ce qui lui fit beaucoup d'ennemis. De beaucoup inférieur à son père dans les grandes compositions, il se montra plus habile, plus séduisant, surtout dans les tableaux de genre, où il représente des animaux et des fleurs. C'était, en outre, un fin coloriste, qui excellait à rendre les effets du clair-obscur. Le Louvre ne possède aucun ouvrage de ce maître. Les autres musées d'Europe ne sont guère plus riches; seul, celui de Madrid compte plusieurs tableaux de chevalet d'un mérite réel, d'un ton charmant qui rappelle les gammes préférées de Murillo, son contemporain. Ses œuvres dans le genre sérieux sont généralement des fresques que l'on admire dans les principaux édifices de Séville et de Madrid.

HERRERA-BARNUEVO (Sébastien), peintre et architecte espagnol, né à Madrid en 1619, mort en 1671. Elève de son père, qui était architecte, puis du peintre Cano, il fit de rapides progrès et attira l'attention de Philippe IV, qui l'attacha à sa cour, le chargea de l'ornementation de Notre-Dame-d'Atocha et le nomma gardien de l'Escurial. Les œuvres de cet artiste rappellent la manière du Titien, tant leur coloris est harmonieux et chaud. Elles se trouvent pour la plupart actuellement aux musées de Madrid et de l'Escurial, où l'on admire son *Saint Barnabé*. On trouve au musée du Louvre un excellent tableau de cet artiste, les *Deux musiciens ambulants*.

HERRERA DEL DUQUE, l'ancienne *Lesciana*, ville d'Espagne, prov. et à 118 kilom. E. de Badajoz; 3,700 hab. Récolte de vin, l'un des plus estimés d'Espagne.

HERRERA Y TORDESILLAS (Antoine DE), historien espagnol, né à Cuellar-de-Ségovie en 1559, mort à Madrid en 1625. Il fut d'abord secrétaire du vice-roi de Naples, Vespasien de Gonzague, puis historiographe de Castille et des Indes sous Philippe II, Philippe III et Philippe IV, et composa un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite surtout son *Histoire générale des faits et gestes des Castillans dans les îles et la terre ferme de l'Océan*, suivie d'une *Description des Indes occidentales* (Madrid, 1601-1615, 4 vol. in-fol.), trad. en français par Coste (1660-1671, 3 vol. in-4°), l'ouvrage le plus estimé de Herrera. Sa position officielle lui permit de consulter les sources originales interdites aux autres historiens, et on lui doit le récit le plus circonstancié de la conquête du Mexique et des autres événements de l'Amérique espagnole. Son impartialité est aussi très-remarquable, mais sa prolixité et son manque d'ordre rendent la lecture de cet ouvrage extrêmement pénible. Les autres écrits de Herrera sont empreints d'un tel esprit de flatterie, qu'on serait tenté d'y voir des panégyriques plutôt que des morceaux d'histoire. Nous citerons parmi ces écrits : *Histoire de ce qui s'est passé en Angleterre et en Ecosse pendant la vie de Marie Stuart* (1590, in-12); *Histoire du Portugal et de la conquête des Açores* (1591, in-4°).

HERRÈRE s. f. (er-rè-re; *h* asp. — de *Herrera*, sav. mexicain). Bot. Syn. d'HERITHALE.

HERRÉRIE s. f. (er-ré-rî — de *Herrera*, sav. mexicain). Bot. Genre de plantes, rangé autrefois parmi les smilacées, formant aujourd'hui le type de la famille des herrériées, et comprenant quelques sous-arbrisseaux qui croissent au Brésil et au Chili.

HERRÉRIÉ, ÉE adj. (èr-ré-ri-é — rad. *herrérie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre herrérie.
— s. f. pl. Famille de plantes monocotylédones, comprenant le seul genre herrérie.

HERREROS (Manuel BRETON DE LOS), poëte espagnol. V. BRETON.

HERREYNS (Guillaume-Jacques), peintre flamand, né à Anvers en 1743, mort dans la même ville en 1827. Elève de l'Académie d'Anvers, il y fut attaché comme professeur en 1765, puis il fonda l'Académie de Malines. En 1780, il reçut le titre de peintre du roi de Suède, et, en 1800, il fut appelé à la direction de l'École d'Anvers, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort. « Son dessin, dit M. P. Mantz, est plus correct que celui des maîtres du XVIIIe siècle; mais il est froid, sans accent... Il a surtout péché par le coloris; ses tableaux sont exécutés dans une gamme brune ou rougeâtre qui montre à quel point Rubens et Van Dyck étaient peu compris à cette malheureuse époque de l'histoire de l'art... » Quoi qu'il en soit, les tableaux de cet artiste attestent un talent réel. Nous citerons particulièrement : la *Cène*, à Notre-Dame d'Anvers; les portraits de *Ghesquière* (1793), de *Jacques de Bue*, de *Hermans*, de *Brandt* (1809); le *Dernier soupir du Christ*, etc., au musée de la même ville; la *Purification de la Vierge*, à l'église de Deurne; une seconde *Cène*, à Malines (1793). Herreyns a laissé, en outre, une foule de dessins remarquables par l'habileté de l'exécution.

HERRGOTT (Jean-Jacques MARQUARD, en religion), historien et bénédictin allemand, né à Fribourg-en-Brisgau en 1694, mort à Vienne en 1762. A vingt ans, il entra chez les bénédictins de Saint-Blaise, dont il devint bibliothécaire, puis grand sommelier, se rendit en 1726 à Paris pour y publier un ouvrage, intitulé : *Vetus disciplina monastica seu Collectio auctorum ordinis Sancti-Benedicti*, puis fut nommé député des Etats de la haute Autriche. Herrgott alla alors habiter Vienne, où il gagna les bonnes grâces de l'empereur Charles VI, et fut nommé conseiller impérial et historiographe (1736). Par la suite, il retourna à Saint-Blaise et devint prévôt à Kretzingen-en-Brisgau. Herrgott a acquis une grande réputation par ses ouvrages, qui attestent, outre de profondes connaissances en diplomatique, une sage critique et une grande

érudition. On a de lui une remarquable histoire de la maison de Habsbourg, intitulée : *Genealogia diplomatica augustæ gentis Habsburgicæ* (Vienne, 1737, 2 vol. in-fol.), avec une carte de la Suisse, 25 planches et beaucoup de gravures; *Monumenta augustæ domus Austriacæ* (Vienne, 1750, in-fol.), ouvrage complété par les suivants : *Nummotheca principum Austriæ* (Fribourg, 1752-1753, 2 vol. in-fol.); *Pinacotheca principum Austriæ* (Vienne, 1760, 2 vol. in-fol.).

HERRICK-SCHŒFFER (Théophile), entomologiste allemand, né à Ratisbonne en 1799. Fils d'un médecin distingué de cette ville, il commença par étudier la médecine et l'histoire naturelle, pour laquelle il montrait beaucoup de goût, se fit recevoir médecin en 1821, et trois ans après fut attaché comme expert au tribunal de Ratisbonne. Bientôt tous ses soins et toutes ses recherches portèrent sur l'entomologie, science sur laquelle il a publié de nombreux ouvrages. Nous citerons, entre autres : *Nomenclator entomologicus, Fauna insectorum Germaniæ* (1830-1844); *Monographie des punaises* (Nuremberg, 1831-1852); *Traité systématique des papillons de l'Europe* (Ratisbonne, 1843-1846), *Index alphabétique et synonymique des insectes hémiptères et hétéroptères* (Ratisbonne, 1853); *Espèces nouvelles ou peu connues de lépidoptères exotiques* (Ratisbonne, 1850-1856); *Nouveaux papillons de l'Europe et des contrées voisines* (Ratisbonne, 1856); *Synonymie des lépidoptères d'Europe* (Ratisbonne, 1856). M. Herrick-Schœffer prépare en ce moment un grand ouvrage sur les lépidoptères nocturnes exotiques.

HERRIES (John-Charles), homme d'Etat anglais, né en 1778, mort en 1855. Il avait été successivement secrétaire particulier du ministre Perceval (1807-1812), commissaire en chef et auditeur de la liste civile, secrétaire de la trésorerie (1823), membre de la Chambre des communes, où il avait voté constamment avec le parti tory, lorsque, en 1827, il fut appelé aux fonctions de chancelier de l'Echiquier dans le ministère formé par lord Goderich, après la retraite de Channing. Le cabinet s'étant dissous au commencement de l'année suivante, Herries devint directeur de la monnaie, puis président du bureau du commerce (1830). L'arrivée des whigs aux affaires le rejeta dans les rangs de l'opposition conservatrice jusqu'en 1834, époque où il fut pour quelques mois secrétaire de la guerre. De 1841 à 1847, Herries cessa de faire partie de la Chambre des communes. Il y siégea de nouveau à partir de 1847, continua de voter avec la fraction du parti tory restée fidèle aux idées protectionnistes, fut nommé président du bureau des Indes en 1852 et perdit peu après ces fonctions, les dernières qu'il ait remplies.

HERRING (John-Frederick), peintre anglais, né dans le Surrey en 1795, mort en 1865. Il commença par être peintre d'enseignes et de panneaux de voiture. Ayant assisté un jour aux courses de Doncaster, il fut tellement charmé de ce spectacle, qu'il résolut de s'adonner entièrement à la reproduction des courses, des chasses, des chevaux. Pour vivre et pour faire ses études d'après nature, Herring se fit palefrenier, puis cocher de diligence. En peu de temps il acquit un talent remarquable et prit bientôt le premier rang dans un genre essentiellement populaire en Angleterre, l'imagerie à teintes plates du sport. Pendant plus de trente ans, il a reproduit par la peinture les chevaux vainqueurs aux courses d'Epsom et de New-Market, les illustrations du sport anglais, les chevaux et les chiens favoris de la reine. On lui doit, en outre, de nombreux tableaux d'une touche délicate et fine, représentant, avec un grand naturel, des scènes de basse-cour, d'écurie, etc., parmi lesquelles nous citerons : *Au bord du chemin*, la *Cour de la ferme*, le *Râtelier*, le *Bidet du fermier*, le *Fumier*, la *Pâture*, la *Quiétude*, les *Membres de la Société de tempérance*, le *Cheval de guerre du baron*, et quelques sujets d'imagination, tels que le *Chariot de Pharaon*, les *Chevaux de Duncan*.

HERRLIBERGER (David), graveur suisse, né à Zurich en 1697, mort en 1777. Il reçut des leçons de Fuessli, de B. Picard à Amsterdam, voyagea en France et en Angleterre, puis se fixa, en 1729, dans sa ville natale, où il se fit éditeur de gravures et termina ses jours. Il a publié : *Nouvelle description topographique de la Suisse* (1754-1773, 3 vol. renfermant 323 planches); les *Cris de Zurich et de Bâle*; les *Cérémonies religieuses de tous les peuples*, gravées par Picard et par lui-même.

HERRLISHEIM, bourg et comm. de France (Bas-Rhin), cant. de Bischwiller, arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Strasbourg, près du confluent de la Zorn et de la Moder; pop. aggl., 2,140 hab. — pop. tot., 2,151 hab. Elève de chevaux; récolte et commerce de légumes.

HERRNALS, ville des Etats autrichiens, dans la basse Autriche, à 3 kilom. N. de Vienne, sur l'Alser; 2,500 hab. Fabriques de papiers peints, étoffes de soie, toiles cirées, couleurs. Institution impériale pour les filles d'officiers, fondée en 1775.

HERRY, bourg et comm. de France (Cher), cant. de Sancergues, arrond. et à 18 kilom. S.-E. de Sancerre, entre la Vauvise et le canal latéral à la Loire; pop. agg., 674 hab. — pop. tot., 2,683 hab. Ruines du monastère de Chalivoy (ordre de Cîteaux).

HERSAGE s. m. (èr-sa-je; *h* asp. — rad. *herser*). Agric. Action de herser : *Il faut faire suivre immédiatement chaque labour d'un* HERSAGE. (M. de Dombasle.)

— **Encycl.** Le *hersage* a pour but principal de couvrir la semence, de briser les mottes et d'égaliser la surface des champs; mais il est aussi des cas où l'on herse immédiatement après le labour et même après la levée de la semence, pour unir la surface et biner les plants.

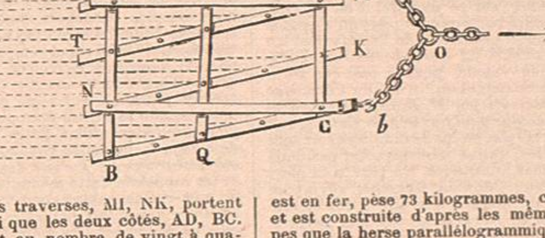
Les graines doivent être plus ou moins entassées, suivant leur nature et suivant celle de la terre dans laquelle elles sont semées. Le *hersage* sera donc plus ou moins profond, plus ou moins répété, suivant que l'exigera la circonstance.

Le *hersage* se fait, soit dans le sens des sillons, soit transversalement ou obliquement à leur direction. Souvent on en fait deux qui se croisent, mais alors il faut que le terrain soit cultivé à plat. Dans les terrains cultivés en planches ou billons, le *hersage* ne peut avoir lieu que dans le sens de la longueur.

Le *hersage* s'opère avec des appareils spéciaux nommés *herses*. On ne saurait établir de règles générales pour le procédé du *hersage*. Chaque cultivateur doit se déterminer d'après l'état et la nature de la terre, de la semence et les considérations météorologiques. En général, on recommande de herser lentement, et par un temps tel que la terre ne soit ni trop mouillée ni trop sèche.

Il est des pays où l'on recouvre la semence à la charrue; alors le *hersage* n'est nécessaire qu'autant que l'on veut briser les mottes et unir le terrain.

Dans certains cas, on herse deux fois : une fois avant l'ensemencement, pour unir le terrain, et une seconde fois après, pour enterrer la semence. Souvent cette seconde opération s'exécute avec un fagot d'épines traîné seul ou attaché derrière une herse légère. Parmi les herses ordinaires, les plus commodes et les plus efficaces sont la herse parallélogrammique et la herse triangulaire. On fait aussi des herses rectangulaires que l'on traîne en les attachant par un angle; mais elles ne valent pas les précédentes. Parmi celles-ci, la herse triangulaire est la seule qui soit en France d'un usage général. La herse parallélogrammique, qui est à tous égards la plus parfaite, n'est employée chez nous que dans les fermes modèles et dans les grandes exploitations. Les soins, l'attention et la surveillance que nécessite l'attelage des herses parallélogrammiques paraissent être la principale cause de leur délaissement. Néanmoins, on doit autant que possible tâcher de les faire adopter par la majorité des cultivateurs. Les obstacles ne sont point insurmontables, puisque ces appareils sont généralement usités en Angleterre. Ils sont formés par un parallélogramme en bois de charpente ABCD, consolidé par trois traverses AM, CN et PQ (fig. ci-dessous).



Deux ou trois traverses, MI, NK, portent les dents, ainsi que les deux côtés, AD, BC. Ces dents sont au nombre de vingt à quarante, suivant la force et la quantité d'action de la herse. La chose importante pour se servir de ces outils, c'est le mode d'attelage. Il faut que la direction du tirage soit telle que les projections des dents sur une même ligne XY, perpendiculaire à la direction du tirage, soient également distantes. C'est ainsi que le plus grand effet utile est produit; on arrivera à ce résultat en plaçant le point de tirage O au tiers de la chaîne *ab*, du côté de l'angle obtus.

De plus, les dents de ces herses ne sont pas, comme dans la plupart des herses généralement employées en France, perpendiculaires au sol ou inclinées dans le sens du mouvement. Elles sont inclinées dans le sens des traverses parallèles AD, IM, etc. Leur mode d'action est ainsi beaucoup plus efficace. Il est impossible que les mottes de terre qui se sont engagées dans les ouvertures DM, MN ou NC en sortent sans être broyées, triturées, pulvérisées; elles éprouvent dès lors le sort de tout objet engagé dans un engrenage, c'est-à-dire qu'elles ont forcément à subir le choc des cinq dents de chaque montant. Souvent ces dents les rejettent sur les cinq voisines, et, en définitive, elles ne les laissent en arrière qu'après les avoir assez réduites pour qu'elles aient pu passer ensuite dans les autres dents de derrière, qui ne seraient pas si serrées si elles marchaient de front, mais qui le sont bien davantage en marchant ainsi de biais.

Il est vrai qu'on éprouve quelque difficulté à manœuvrer convenablement cette herse en l'attelant isolément; c'est pourquoi les Anglais construisent ces herses petites et légères, et les accouplent par deux, trois ou quatre, suivant la grandeur des pièces de terre ou les modifications particulières du sol. On en obtient ainsi des résultats très-satisfaisants. On y attelle alors un, deux ou trois chevaux au moyen de palonniers.

Ces herses sont le plus ordinairement et le plus économiquement construites en bois; les dents sont en fer et engagées dans les traverses par des têtes carrées. Cette pratique n'est pas très-raisonnable, parce que l'effort que les dents éprouvent dans la terre peut faire fendre les traverses.

Les herses construites entièrement en fer sont beaucoup plus avantageuses et se détruisent moins rapidement, mais elles sont d'un prix plus élevé.

Au concours qui suivit l'Exposition universelle de 1855, les herses anglaises l'emportèrent de beaucoup sur celles de France. Mais, depuis lors, notre agriculture a fait de grands progrès, et, en 1867, à Billancourt, les expériences d'agriculture ont donné des résultats également satisfaisants pour les deux nations. Du reste, si les petits agriculteurs n'ont pas encore absolument adopté les herses parallélogrammiques, ils ont du moins accueilli avec faveur la herse triangulaire de MM. Dubreuille, Fitte et Dubourg-Lefébure, qui est très-estimée dans le Nord. Elle est en fer, pèse 73 kilogrammes, coûte 40 fr. et est construite d'après les mêmes principes que la herse parallélogrammique.

On fait aussi des herses portées sur des roues, au moyen desquelles on fait à volonté pénétrer les dents plus ou moins. Ces dents ont la forme de coutres très-inclinés en avant. La herse anglaise, présentant une seule ligne de dents, comme un très-grand râteau, produit un très-bon effet, soit pour ratisser des prairies, soit pour extirper les racines, les mousses, etc. Enfin, on a construit une herse spéciale qui est une véritable machine prenant rang entre les herses et les rouleaux; on la nomme herse norvégienne. Qu'on se figure une série de petits moyeux à cinq raies, affilés, piquants, emmanchés les uns à côté des autres dans une tringle en fer; ou bien encore une série de grosses molettes d'éperon tournant sur le même axe. Par cette sorte de hérisson, les mottes seront percées avec d'autant plus de force que la machine sera plus lourde. Quand chaque motte aura été ainsi perforée, la pointe en éparpillera en arrière les débris, parce qu'elle continuera son mouvement de rotation pour aller ensuite, après avoir exécuté sa révolution, en attaquer une autre, et toujours ainsi. La herse norvégienne se compose de trois hérissons de ce genre, composés chacun de vingt-cinq pièces de fer à cinq branches, semblables à des étoiles de mer. Les trois tringles sont placées horizontalement, à la même hauteur, et de façon que les dents des molettes se croisent d'un hérisson à l'autre. Elles sont portées sur un bâti en fer soutenu par trois roues, une à l'avant et deux à l'arrière. Un mécanisme spécial permet d'élever ou d'abaisser les hérissons par rapport au bâti, de façon à avoir un travail plus ou moins profond, et même à isoler complétement les molettes du sol, pour le transport de la machine. Cet instrument, qui offre les plus grands avantages, est peu répandu en France. Son poids total est d'environ 650 kilogrammes. Le prix varie suivant que les molettes sont en fonte ou en fer. Le dernier cas est préférable, mais la machine coûte alors plus cher.

HERSAN (Marc-Antoine), célèbre professeur de rhétorique et d'éloquence au collège du Plessis, né à Compiègne en 1652, mort dans la même ville en 1724. Il fut le maître de Rollin, qui a écrit son *Eloge*, fonda à Compiègne une école pour les enfants pauvres et ne dédaigna point d'y professer lui-même, à l'exemple de l'illustre Gerson. On a de lui d'excellents vers latins, une *Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, des *Pensées édifiantes sur la mort* (1722), et le *Cantique de Moïse expliqué selon les règles de la rhétorique*.

HERSAN (Charles), prédicateur et orateur français. V. HERSENT.

HERSCHAGE s. m. (er-cha-je — rad. *herscher*). Min. Transport, dans les galeries de mines, des produits de l'exploitation au moyen de wagons traînés ou poussés par des hommes. ‖ On dit aussi ROULAGE.

HERSCHEL s. m (èr-chèl). Astron. Nom primitivement donné à la planète Uranus, découverte par Herschel.

HERSCHEL (Guillaume), célèbre astronome, né à Hanovre en 1738, mort le 23 août 1822. Il était fils d'un musicien, et lui-même, dans sa jeunesse, entra dans la musique du régiment des gardes hanovriennes, où il jouait du hautbois, puis il fut professeur de musique et organiste dans différentes villes. Il se rendit en Angleterre en 1757, résida quelques années dans le comté de Durham, ensuite à Halifax, puis fut appelé à Bath comme directeur de la musique à la chapelle Octogone. Il jouissait alors d'une grande aisance. S'étant essayé, en 1774, à construire un télescope, et y ayant assez bien réussi pour pouvoir apercevoir Saturne, il en prit un goût marqué pour les observations astronomiques, auxquelles il s'adonna tout entier à partir de sa brillante découverte d'Uranus, en 1781. Cette découverte lui valut une grande réputation et la faveur du roi George III, qui l'appela à Selough, près de Windsor, et le mit en état de se livrer sans autres préoccupations à ses études favorites. L'université d'Oxford lui conféra le grade, tout honorifique, de docteur ès lois; la Société royale astronomique le choisit pour président; enfin, il fut élu membre correspondant de l'Institut de France. Son principal ouvrage est le *Catalogue d'étoiles* qu'il dressa en collaboration avec sa sœur, miss Caroline Herschel; il a publié, en outre, de 1782 à 1818, un grand nombre de mémoires dans le *Recueil de la Société royale de Londres*. Nous allons passer en revue ses principales découvertes.

Ses premiers télescopes avaient déjà une supériorité marquée sur tous ceux qu'on avait employés avant lui; mais il parvint plus tard à en construire de bien plus parfaits et qui produisaient un grossissement inouï jusqu'alors. Un perfectionnement important qu'il apporta à la construction de ces appareils fut de disposer le miroir, par rapport à l'objet et à l'observateur, de façon à éviter la déperdition d'une partie considérable des rayons lumineux. Grégory et Newton employaient, comme on sait, deux réflecteurs, l'un de grande dimension, au foyer duquel se formait l'image, l'autre, plus petit, dont l'office était de renvoyer cette image à l'observateur; ce second miroir, nécessairement placé entre le grand réflecteur et l'objet, interceptait une partie notable des rayons; d'ailleurs, la seconde image, obtenue par deux réflexions successives, se trouvait trop affaiblie. Herschel imagina d'incliner un peu le grand miroir, de façon que l'observateur, placé un peu de côté à l'extrémité supérieure du tube, pût la recevoir directement, sans cependant s'interposer entre l'objet et le réflecteur.

Le miroir du grand télescope d'Herschel avait 1^m,47 de diamètre et pesait 1,000 kilogrammes; la distance focale était de 12 mètres. Le grossissement, qu'Herschel n'a, du reste, jamais pu déterminer bien exactement, était évalué par lui à 6,000. L'appareil, monté sur un châssis à roulettes, pouvait être orienté tout d'une pièce par le moyen d'un treuil. Un système complet de mâts, de poulies et de cordages servait à donner à l'énorme tube une inclinaison et une direction convenables. On conçoit que des moyens si grands et si nouveaux devaient faciliter de nombreuses découvertes. Celle d'Uranus est aujourd'hui le moindre titre de gloire d'Herschel; elle était, du reste, inévitable, et le nouveau télescope n'y était pas nécessaire; l'astre présentant l'aspect d'une étoile de cinquième grandeur, les grands travaux entrepris pour la rédaction des nouveaux catalogues n'auraient pas pu la laisser échapper. Il est remarquable, au reste, que la nouvelle planète avait déjà été observée plusieurs fois, comme simple étoile fixe, par Flamsteed en 1690, par Mayer en 1756, et par Lemonnier en 1765; comme elle emploie quatre-vingt-quatre ans à faire le tour du ciel, son mouvement presque imperceptible ne pouvait que difficilement la déceler. Aussi n'est-ce pas ce mouvement qui la fit connaître : Herschel, qui l'avait aperçue par hasard en passant la revue du ciel, ne s'y arrêta que parce qu'elle lui parut présenter un diamètre sensible. En l'observant plusieurs jours de suite, il lui reconnut aisément un petit mouvement; mais on était alors si éloigné de penser à la découverte de planètes inconnues, qu'Herschel ne vit d'abord dans Uranus qu'une comète exceptionnellement dépourvue de nébulosité.

Herschel aborda, dès 1782, des recherches d'un genre entièrement neuf, qu'il a continuées depuis avec succès, et qui formèrent le point de départ de ce qu'on a appelé l'*Astronomie stellaire*. Certaines étoiles, observées à son puissant télescope, se décomposaient en deux, trois, etc. A cette époque, on n'avait pas encore imaginé de faire descendre les étoiles de leur dignité d'astres fixes; mais les positions relatives de deux étoiles assez voisines pour paraître confondues, lorsqu'on observait avec de bonnes lunettes, pouvaient s'intervertir ou du moins subir quelques variations durant une révolution annuelle de la terre. Herschel espérait trouver dans l'observation des étoiles multiples un moyen de déterminer leurs parallaxes annuelles. Mais l'observation attentive des groupes qu'elles forment lui a révélé ce fait bien plus important

et auquel on était loin de s'attendre, que, pour un grand nombre de ces groupes, les étoiles qui les composent ont, les unes par rapport aux autres, des mouvements assimilables à ceux des planètes par rapport au soleil, et qui paraissent comme ceux-ci dus à la gravitation. Les observations plus modernes n'ont fait que confirmer sous ce rapport les idées d'Herschel.

La première nébuleuse dont il ait été question fut signalée, en 1612, par Simon Marius; Huyghens en découvrit une autre en 1656, dans la constellation d'Orion; Halley n'en connaissait que six; Lacaille et Messier en portèrent le nombre à 96; Herschel en découvrit à lui seul plus de 2,500, qu'il distingue en nébuleuses résolubles et nébuleuses non résolubles. Ces dernières lui paraissaient formées de matière cométaire, et il pensait que c'est cette matière qui, en se condensant, forme à la longue les étoiles elles-mêmes. L'examen attentif du ciel permet, en effet, de reconnaître parmi certaines nébuleuses des étoiles pour ainsi dire en voie de formation : on y distingue quelques points brillants, nageant dans une atmosphère lumineuse formée de matière cosmique.

Une longue observation de la voie lactée avait suggéré à Herschel une idée que divers astronomes ont adoptée depuis : il supposait que toutes les étoiles sont répandues dans l'espace de manière à s'éloigner assez peu d'un plan et à former une couche que nous ne voyons que par sa tranche, notre soleil s'y trouvant lui-même plongé. Les étoiles les plus éloignées en apparence de la voie lactée en feraient partie comme les autres; mais ce seraient celles entre lesquelles notre soleil serait immédiatement compris, et que, pour cette raison, nous verrions dans toutes les directions.

Toutes ces théories, quoique contestables, ont cependant été généralement admises. Mais il nous reste à mentionner en l'honneur d'Herschel des découvertes plus positives.

Uranus a six satellites, qu'Herschel découvrit le premier et dont il détermina les révolutions et les orbites. Les plans de ces orbites sont presque perpendiculaires à celui de l'écliptique; c'était encore un fait sans exemple.

On ne connaissait alors que cinq des huit satellites de Saturne; Herschel découvrit les deux qui sont intérieurs à l'anneau, et fixa les durées des révolutions de cet anneau et de la planète elle-même.

L'observation des taches de Mars lui permit de fixer la durée de sa révolution à $24^h\ 40^m$, et l'inclinaison du plan de son équateur sur celui de son orbite à 28° 42'. Cette inclinaison, comparable à l'obliquité de l'écliptique sur notre équateur, devait faire supposer dans Mars des saisons analogues aux nôtres; et, en effet, Herschel reconnut aux deux pôles de la planète des taches blanches analogues à celles que doivent former nos glaces polaires, et variables de grandeur avec l'inclinaison sous laquelle elles reçoivent les rayons solaires.

C'est encore à Herschel qu'on doit la détermination de l'aplatissement de Jupiter, $\frac{1}{17}$; la durée de sa rotation, dix heures à peu près; l'inclinaison de son équateur sur le plan de son orbite, 2 à 3°.

Herschel déterminait les diamètres des planètes par une méthode ingénieuse, mais qui eût exigé la connaissance exacte du grossissement de son télescope; toutefois, cette méthode pouvait donner au moins les rapports des diamètres entre eux. Voici en quoi elle consiste : tandis qu'il observait d'un œil l'image de la planète, il faisait porter en avant de l'autre un petit disque en papier blanc, que l'aide approchait ou éloignait jusqu'à ce que les deux diamètres parussent de même grandeur. Le quotient du diamètre du disque par la distance devait donner la mesure de l'angle formé à l'œil, ou le diamètre apparent du disque, par conséquent celui de l'image agrandie de la planète. C'est ainsi qu'Herschel a mesuré les diamètres de Cérès et de Pallas, lors de la découverte de ces deux planètes, en 1801. Les valeurs qu'il obtint ont été trouvées plus tard plus exactes que celles qu'avaient données d'autres astronomes, Olbers entre autres.

En s'élevant graduellement du simple état d'artiste exécutant au rang de membre et de correspondant des plus illustres sociétés scientifiques d'Europe, Herschel avait voulu refaire lui-même entièrement son éducation scientifique et y avait complétement réussi, si on en juge par la traduction qu'il donna du *Calcul différentiel de Lacroix*. Il s'intéressait, au reste, très-vivement aux progrès de toutes les sciences, et la physique lui est redevable d'une découverte tout aussi importante et bien plus inattendue que celles dont il a enrichi l'astronomie : c'est celle des rayons du spectre solaire, qu'on a depuis désignés sous le nom d'*infra-rouges*. Il cherchait, à l'aide d'un thermoscope, à évaluer le pouvoir échauffant des rayons inégalement réfrangibles qui forment le spectre solaire, et avait reconnu que ce pouvoir va en augmentant du violet au rouge. C'était déjà un fait fort intéressant; mais quel ne fut pas l'étonnement du monde savant d'apprendre que le thermomètre placé au delà du rouge indiquait un flux de chaleur plus abondant qu'à l'intérieur du spectre lui-même! Il existait donc, dans un faisceau de lumière solaire, des rayons invisibles, moins réfrangibles que les rayons rouges, et l'action calorique du faisceau était principalement due à la présence de ces rayons. Le fait parut d'abord tellement incroyable, que quelques savants indignes de ce nom se permirent d'inqualifiables attaques contre l'auteur d'une si belle découverte; on sait qu'on a depuis trouvé au delà du violet d'autres rayons également invisibles, sans chaleur sensible, mais qui conservent l'activité chimique.

Les brillantes découvertes d'Herschel en astronomie ne le mettent certainement pas au niveau des Hipparque, des Copernic, des Kepler, des Newton, ni même à la hauteur des Ptolémée, des Tycho, des Lacaille, des Delambre; mais il serait injuste de ne voir dans cet homme éminent qu'un observateur heureux et habile : il fallait du génie pour combiner comme il l'a fait les moyens d'observation et agrandir à un tel point les facultés de nos organes.

HERSCHEL (Caroline-Lucrèce), femme allemande, célèbre par ses connaissances en astronomie, née en 1750, morte en 1848. Elle était sœur du précédent, qu'elle vint rejoindre, en 1772, à Bath, où il était alors organiste. Lorsqu'il eut renoncé à cette profession pour se livrer à l'étude de l'astronomie, sa sœur devint pour lui l'aide le plus fidèle et le plus dévoué, et bientôt elle eut acquis des connaissances profondes dans cette science ardue. Pendant les absences que faisait son frère, elle se livrait elle-même à des observations, avec un petit télescope construit exprès pour elle; elle s'occupa surtout de la recherche des comètes, et en découvrit sept de 1786 à 1797; sur ce nombre, il en est cinq pour lesquelles personne ne peut lui disputer l'honneur de la priorité de la découverte. En 1798, elle publia un ouvrage astronomique d'une grande valeur, pour lequel son frère écrivit une introduction : c'est un *Catalogue d'étoiles observées par M. Flamsteed et omises dans le catalogue anglais* (British Catalogue). Il ne renferme pas moins de cinq cent soixante et une étoiles, qui ne se trouvaient pas dans les catalogues antérieurs. En 1822, à la mort de son frère, Caroline Herschel revint en Hanovre, où, malgré son âge avancé, elle continua de se livrer à ses travaux favoris. En 1828, elle termina le catalogue des nébuleuses et des groupes d'étoiles observés par son frère, ouvrage auquel la Société astronomique de Londres décerna sa grande médaille d'or; elle fut en outre nommée membre honoraire de ce corps savant, honneur jusqu'alors sans précédent, et qui ne s'est pas reproduit depuis. Miss Herschel conserva jusqu'au dernier jour l'usage complet de ses facultés et s'éteignit doucement, presque centenaire.

HERSCHEL (John-Frédéric-William, sir), astronome et physicien anglais, fils de Guillaume Herschel, né à Slough, près de Windsor, en 1792, mort en 1871. Après avoir pris des leçons particulières d'un savant mathématicien écossais, Rogers, il entra au collége Saint-Jean de Cambridge, où il fut reçu bachelier ès arts en 1813. Tant que vécut son père, il s'occupa principalement de mathématiques, de chimie et de physiologie, et, à peine âgé de vingt ans, il publia un ouvrage intitulé : *Applications du calcul différentiel* (1813). Six ans plus tard, il fit paraître, dans le *Journal philosophique d'Edimbourg*, ses intéressantes *Recherches sur l'acide hyposulfureux et les sels qui en dérivent*, et, l'année suivante, un mémoire sur la *Théorie des séries*. Son premier mémoire sur l'optique parut peu de temps après. En 1820, il communiqua à la Société philosophique de Cambridge son importante découverte de deux espèces de polarisation rotative dans le cristal de roche. Il envoya, en 1822, à la Société royale d'Edimbourg, un mémoire sur l'absorption de la lumière par les rayons colorés. En mars 1821, il commença, avec sir James South, une série d'observations sur les distances et les positions de 380 étoiles doubles et triples, au moyen de deux télescopes achromatiques de 5 et de 7 pieds de foyer. Ces observations furent continuées durant les années 1822 et 1823, et publiées dans la troisième partie des *Transactions philosophiques* de 1824. En 1831, il écrivit un traité d'optique pour l'*Encyclopédie métropolitaine*, traité qui a été traduit en français par M. Quételet, et qui est considéré comme un des ouvrages les plus remarquables que l'on possède sur cette matière. L'astronomie attirait cependant plus que toute autre science son infatigable génie, et, après avoir fait construire des télescopes d'une très-grande puissance, il abandonna momentanément ses autres études pour se donner tout entier à celle de l'astronomie sidérale. En 1825, il commença l'examen des nébuleuses et des groupes d'étoiles qui avaient été découverts par son père et décrits dans les *Transactions philosophiques*. Ce travail lui prit huit années; il fut terminé à la fin de 1832, et les résultats en furent consignés dans les *Transactions philosophiques* de cette même année. Le catalogue qu'il dressa contient 2,306 nébuleuses, dont 525 ont été découvertes par lui. En même temps, il découvrait 3,000 ou 4,000 étoiles doubles, qui sont décrites dans les *Mémoires de la Société d'astronomie* Ces observations furent faites avec un excellent télescope de Newton ayant 20 pieds de foyer et 18 pouces anglais d'ouverture. Il résolut de s'en servir pour aller faire des observations dans l'hémisphère austral. Dans ce but, il quitta l'Angleterre avec sa famille, le 18 novembre 1833, et arriva au Cap de Bonne-Espérance le 16 janvier 1834. S'étant établi à Feldhausen, localité située à 142 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer (22° 46' 9", 11 de long. E., et 33° 58' 56", 59 de lat. S.), il commença une longue série d'observations remarquables, qu'il continua avec persévérance durant quatre années, et dont les résultats ont été publiés aux frais du feu duc de Northumberland, dans un ouvrage intitulé : *Résultats d'observations astronomiques faites, de 1834 à 1838, au Cap de Bonne-Espérance*. Dans ce magnifique ouvrage, qui place l'auteur au premier rang des astronomes modernes, il traite des nébuleuses et des groupes d'étoiles de l'hémisphère austral, au nombre de 4,015, et des étoiles doubles, qui ne se montent pas à moins de 2,095; puis il parle de la grandeur apparente des astres, de la comète de Halley, des satellites de Saturne et du Soleil.

A son retour en Europe, en 1838, sir John Herschel fut accueilli comme il méritait de l'être. La Société astronomique lui avait, en son absence, décerné la grande médaille d'or. Il avait déjà reçu, de Guillaume IV, l'ordre du Hanovre, et, lors du couronnement de la reine Victoria, en 1837, il avait été élevé à la dignité de baronnet. En 1839 il se fit recevoir docteur à Oxford. En 1845, il fut nommé président de l'Association britannique; en 1848, président de la Société royale astronomique, et, deux ans après, président de la Société royale de Londres, fonctions que sa santé l'obligea de résigner en 1855. Membre correspondant de l'Institut de France, il fut élu, en 1855, en remplacement de Gauss, un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences. Outre les médailles de la Société d'astronomie, sir John reçut la médaille de Copley, en 1821, pour ses mémoires de physique et de mathématiques, insérés dans les *Transactions philosophiques*, et, en 1847, il reçut une seconde fois cette marque de distinction, pour ses observations faites au Cap. Il avait déjà reçu la médaille royale, en 833, pour ses *Recherches sur l'orbite des étoiles doubles*, et un rappel de cette médaille, en 1840, pour un très-remarquable rapport intitulé : *Action chimique des rayons du spectre solaire et quelques autres choses*. Ces mémoires contiennent beaucoup de vues nouvelles. Un supplément à ces mémoires fut publié, en 1843, sous le titre de : *Action des rayons du spectre solaire sur les couleurs végétales, et nouveaux procédés photographiques*. Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, sir John Herschel a publié, en 1830, un remarquable *Traité sur le son*, dans l'*Encyclopédie métropolitaine*. En 1831, il collabora à l'*Encyclopédie Lardner*, dans laquelle se trouve son célèbre *Discours préliminaire sur l'étude de la philosophie naturelle*, qui a été traduit en français (Paris, 1835). Citons encore de Herschel un *Abrégé d'astronomie* (Londres, 1849); un *Manuel scientifique pour l'usage des navigateurs* (Londres, 1849), et un grand nombre de mémoires publiés dans les recueils spéciaux de la Société royale et de la Société astronomique de Londres. Depuis plusieurs années il s'était retiré dans un manoir du comté de Kent, où il mourut. Herschel a reçu les honneurs de funérailles nationales, et ses restes ont été déposés à Westminster.

HERSCHÉLIE s. f. (èr-ché-lî — de *Herschel*, astron. angl.). Bot. Syn. de COQUERET ou PHYSALIS, genre de solanées.

HERSCHÉLITE s. f. (èr-ché-li-te — du nom de l'astronome *Herschel*). Minér. Hydrosilicate d'alumine naturel, qu'on trouve aux environs d'Aci-Reale, en Sicile. C'est une variété de chabasie d'un blanc pur, et qui, d'après l'analyse de Damour, se compose de 47,39 à 47,46 de silice; 20,18 à 20,90 d'alumine; 8,33 à 9,35 de soude; 4,17 à 4,39 de potasse; 0,25 à 0,38 de chaux, et 17,65 à 17,84 d'eau.

HERSCHER v. a. ou tr. (èr-ché). Min. Transporter dans la mine à l'aide de wagons : HERSCHER *de la houille*.

HERSCHEUR s. m. (èr-cheur — rad. *herscher*). Min. Ouvrier employé au herschage. ‖ Syn. de ROULEUR.

HERSE s. f. (èr-se; *h* asp. — lat. *hirpex*, *hirpicis*, herse particulière pour les mauvaises herbes, du même groupe que le persan *kirôz*, herse). Agric. Sorte de claie dont les côtés et les traverses sont garnis en dessous de dents de fer ou de bois, et qui sert à rompre les mottes d'une terre labourée, ou à recouvrir le grain nouvellement semé : *La* HERSE *a beaucoup plus d'action sur les tranches, lorsqu'elles présentent à son action un de leurs angles*. (M. de Dombasle.)

— Blas. Meuble de l'écu qui représente la herse des agriculteurs : *Des Hayes de Gassard, en Normandie : d'azur, à trois* HERSES *d'or*. ‖ *Herse sarrasine*, Meuble de l'écu formé de six pals alaisés et aiguisés par le bas, avec traverses posées horizontalement, jointes par des clous aux intersections, et un anneau au milieu de la traverse supérieure, pour figurer la herse de guerre : *Apelvoisin, en Poitou : de gueules, à la* HERSE SARRASINE *d'or*.

— Art milit. Grille de fer ou de bois, garnie de pointes dans le bas, qui se lève ou se baisse à volonté, et qu'on place sous une porte de ville, de château fort, pour servir à leur défense : *Baisser la* HERSE. *Remonter la* HERSE. ‖ Ancienne défense analogue aux chevaux de frise, et qui était formée de pointes de fer fixées dans des pièces de bois.

— Liturg. Chandelier d'église en forme de triangle, sur les côtés duquel on place des cierges.

— Théâtre. Appareil qui portait anciennement les lumières placées aujourd'hui à la rampe.

— Mar. Corde qui sert à attacher des poulies.

— Pêche. Instrument à pointes, en forme de herse, qu'on fait traîner par des chevaux ou des bœufs, et qui sert à remuer le sable à la basse mer, pour en faire sortir le poisson.

— Techn. Sorte de boucle de fer fixée à un pilier ou à un poteau, dans laquelle les chamoiseurs passaient autrefois les peaux pour les assouplir. ‖ Châssis ou cadre de bois sur lequel les parcheminiers et les mégissiers tendent les peaux pour les faire sécher et les travailler.

— Constr. Epure d'un comble. ‖ *Herses de croupe*, Pièces de bois qui se croisent dans la charpente d'un pavillon carré.

— Natat. Barrière en planches ou en treillis qu'on établit en amont d'une école de natation, pour amortir le courant et arrêter les corps flottants.

— Ornith. Genre d'oiseaux formé aux dépens des hirondelles.

— Bot. Nom vulgaire du genre tribulus.

— **Encycl.** Agric. V. HERSAGE.

— Fortif. La *herse* défensive a été employée de toute antiquité. Salluste dit (*De bello civili*) : *Erat objectus portis ericius*, en avant des portes était dressée la *herse*. La *herse* romaine ou *cataracte* était une véritable avant-porte. La *herse* employée chez nous était une arrière-porte, une seconde porte intérieure, servant lorsque la première était brisée par les projectiles ou hors d'état pour n'importe quelle cause. Les *herses* ont d'abord été des grilles, puis des pals ferrés, pouvant jouer isolément. Ces *herses*, composées de pals, ont été nommées *orgues*, *orgues de mort* dans la suite, à cause de leur ressemblance avec les tuyaux d'orgue d'église. On a renoncé aux *herses*, dans toutes les fortifications, depuis Vauban.

HERSÉ, ÉE (èr-sé; *h* asp.) part. passé du v. Herser. Agric. Soumis au travail de la herse : *Un champ* HERSÉ.

— Blas. Se dit d'un château, d'une tour, d'une porte dont la herse est abattue : *De Tourteville : d'azur, à la tour d'argent*, HERSÉE *de sable, au chef d'or*. ‖ On dit aussi COULISSÉ.

— s. m. Mamm. Nom de la belette, en Orient.

— Ichthyol. Poisson du genre mormyre, qui vit dans les eaux de l'Egypte.

HERSÉ, fille de Cécrops, roi d'Athènes. Mercure la rendit mère de Céphale. Aglaure, sœur d'Hersé, ayant, par jalousie, révélé les amours du dieu, Mercure la frappa de son caducée et la métamorphosa en pierre. Les Athéniens élevèrent un temple en l'honneur d'Hersé.

HERSENT ou **HERSAN** (Charles), prédicateur français, né à Paris vers la fin du XVIe siècle, mort au château de Largoue (Bretagne) après 1660. Il se fit recevoir docteur en Sorbonne, entra dans la congrégation de l'Oratoire (1615), qu'il quitta en 1625, après avoir acquis une assez grande réputation comme prédicateur, écrivit deux libelles contre cette congrégation, devint chancelier de l'église de Metz en 1627, et entra de nouveau dans la compagnie de l'Oratoire, d'où le père Condren l'exclut de nouveau, à cause de ses sorties accoutumées contre les moines. Un petit ouvrage, intitulé *Optatus gallus*, qu'il publia en 1640, et dans lequel il prétendait que l'Eglise de France était sur le point de se séparer de l'Eglise de Rome, fut condamné par le parlement de Paris à être brûlé, comme plus propre à provoquer qu'à prévenir le schisme. En 1645, il se rendit à Rome, présenta au pape Innocent X un mémoire où il se prononçait pour Jansénius contre Urbain VIII, fit dans cette ville, en 1650, le panégyrique de saint Louis, qui lui valut d'être cité devant le tribunal de l'inquisition comme janséniste, et excommunié, et retourna en France, où il mourut obscurément. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Avis touchant les prêtres de l'Oratoire* (1625); *Articles concernant la congrégation de l'Oratoire* (1626); *De la souveraineté du roi à Metz et autres pays circumvoisins* (1633); la *Pastorale sainte*, ou *Paraphrase du Cantique des Cantiques* (1635); des *Sermons*, des *Eloges funèbres*, etc.

HERSENT (Louis), peintre français, né à Paris en 1777, mort dans la même ville en 1860. Elève de Regnault, il remporta, à vingt ans, le second grand prix de peinture, débuta au Salon de 1802 par un *Narcisse changé en fleur*, puis exposa successivement *Achille livrant Briséis aux hérauts d'Agamemnon* (1804); *Atala s'empoisonnant dans les bras de Chactas* (1806); *Fénelon ramenant une vache à des paysans* (1810); *Passage du pont de Landshut par le comte Lobau* (1810); *Las Cases malade soigné par des sauvages* (1814); *la Mort du docteur Bichat* (1817); *Louis XVI secourant*

les malheureux pendant l'hiver de 1788 (1817); *Daphnis et Chloé* (1817). Ce dernier tableau, de beaucoup supérieur aux œuvres médiocres que nous venons de citer, est une composition spirituelle et charmante, qui, sans être un chef-d'œuvre, mit Hersent en évidence et donna à son nom une assez grande notoriété. Dans ce tableau, « le peintre, dit M. Charles Blanc, s'est inspiré avec bonheur d'une statue antique, le *Tireur d'épines;* mais il l'a très-habilement dédoublée, pour ainsi dire, en associant les deux figures dans le mouvement que l'antique avait donné à une seule... Daphnis a l'air d'un tout jeune Français du noble faubourg, et Chloé est certainement une jolie blonde de Paris. Raison de plus pour le succès de la composition; elle en a eu, elle en aura toujours, pour ceux-là surtout qui la connaissent par la gravure de Laugier; car, sans avoir vu l'original, nous pouvons affirmer qu'il était médiocrement peint, dans une manière plate et mince, sans chaleur, sans saveur et sans ressort. » En 1819, Hersent exposa la plus remarquable de ses œuvres : *l'Abdication de Gustave Wasa*, qui fut achetée par le duc d'Orléans, qui lui valut la croix d'honneur et qui a fourni à Henriquel-Dupont le sujet d'une de ses plus belles gravures. Ce fut à ce tableau, détruit en 1848, que Hersent dut d'être nommé membre de l'Académie et professeur de l'Ecole des beaux-arts. A partir de ce moment, bien qu'il eût en réalité un talent médiocre, il jouit d'une grande vogue et devint l'un des peintres du gouvernement.

« Lorsqu'il fut nommé de l'Institut, en 1823, et professeur en 1825, Hersent, dit M. Charles Blanc, était bien vu du monde royaliste. On savait et l'on disait tout bas qu'il avait peint, pour satisfaire au vœu de Louis XVIII, certain tableau de *Ruth et Booz*, qui fit sensation au Salon de 1822. Le vieux monarque avait désiré lui-même cette allusion biblique à ses amours avec une jeune femme qui a eu, depuis, un nom dans la miniature. A en juger par les Salons de l'époque, notamment par celui de M. Thiers, *Ruth et Booz* était un morceau parfait, et *charmant l'œil par une foule d'harmonies*. Aujourd'hui nous serions plus sévères. »

Après *Ruth et Booz*, Hersent, sauf un tableau représentant les *Religieux de l'hospice du Saint-Gothard donnant des secours aux familles dépouillées par des brigands* (1824), n'exposa plus que des portraits peu remarquables, parmi lesquels nous citerons ceux de l'abbé de Frayssinous, du cardinal de Clermont-Tonnerre, du duc d'Angoulême, du duc de Bordeaux, de Mlle Delphine Gay, de Casimir Périer, de Mme Didot, de Mme Desnos, etc. Après la Révolution de 1830, il exécuta les portraits de Louis-Philippe, de la reine Amélie, du duc de Montpensier (1831), et cessa, à partir de ce moment, de rien exposer Dans les trente dernières années de sa vie, il se borna à exécuter des dessins assez intéressants, parmi lesquels il faut remarquer : les contes de La Fontaine : la *Courtisane amoureuse*, le *Remède*, *Joconde*, etc. C'est lui-même, d'ailleurs, qui a lithographié avec goût ces compositions agréables et spirituelles.

HERSENT (Louise-Marie-Jeanne MAUDUIT, dame), femme peintre, née à Paris en 1784. Elle est fille du géomètre Mauduit. Elle a étudié la peinture sous Meynier et a épousé, en 1822, le peintre Louis Hersent. Nous citerons, parmi les tableaux qu'elle a exposés, et qui lui ont valu une médaille de 1re classe en 1819 : *la Mère abandonnée* (1814); *Saint Vincent de Paul; Henriette de France* (1819); *Visite de Sully à la reine, après la mort de Henri IV* (1822); *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils* (1824), etc.

HERSER v. a. ou tr. (èr-sé; *h* asp. — rad. *herse*). Agric. Passer la herse sur : *Il vaut mieux* HERSER *le terrain avant de répandre le grain à la volée et recommencer le hersage pour l'enterrer*. (M. de Dombasle.)

HERSFELD, en latin *Herofelda*, ville de Prusse, prov. de Hesse, à 41 kilom. N.-E. de Fulde, au confluent de la Fulde et de la Haune; 6,650 hab. Gymnase; école polytechnique élémentaire; école d'arts et métiers. Industrie importante; fabrication de draps et lainage; filatures de laine, teintureries, mégisseries; commerce considérable de toiles. On y voit les ruines de l'église et des bâtiments de l'ancienne abbaye, incendiés par les Français en 1761. Cette ville doit son origine à une riche abbaye princière de bénédictins, fondée en 769 par Lullus, archevêque de Mayence, qui y fut enterré en 787.

HERSILIE s. f. (èr-si-lî — nom hist.). Entom. Genre d'insectes coléoptères, dont l'espèce type vit au Brésil.

— Arachn. Genre d'aranéides, comprenant quatre espèces qui habitent les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique.

— Crust. Genre de crustacés décapodes, de la famille des pontiens, comprenant une seule espèce, l'hersilie apodiforme.

HERSILIE, femme de Romulus. C'était une des Sabines qui furent enlevées par ordre du fondateur de Rome. Celui-ci l'épousa et eut d'elle deux enfants, Prima et Aollius. D'après la tradition, elle éprouva une grande douleur lorsqu'elle perdit Romulus. Touchée de compassion, Junon fit conduire Hersilie par Iris dans le bois sacré du Quirinal, et là elle fut enlevée au ciel. Les Romains lui rendaient des honneurs divins sous le nom d'Horta.

HERSILLIÈRES s. f. pl. (èr-si-llère; *ll* mll.). Mar. Pièces de bois courbes, placées à l'extrémité des plats-bords d'un navire.

HERSILLON s. m. (èr-si-llon; *h* asp.; *ll* mll. — dim. de *herse*). Art milit. Table de charpente garnie de clous ayant la pointe tournée en haut, qu'on plaçait aux endroits dont on voulait défendre le passage.

— **Encycl.** Le *hersillon* avait de 3 à 4 mètres de longueur. C'était une défense accessoire, employée en campagne, et dont le nom, comme celui de la herse, rappelait la herse des laboureurs. Elle servait à rendre dangereux et même impraticable un gué que l'ennemi tentait de passer, à garnir une brèche dans les siéges, etc. Les clous ou les pointes, placés verticalement, ne manquaient pas de blesser les chevaux et les hommes. Les chausse-trapes dont on se sert de nos jours rappellent les *hersillons* du moyen âge, et peuvent donner une idée de leur utilité à la guerre.

HERSTAL. V. HÉRISTALL.

HERSTELLE. V. HÉRISTALL.

HERT (Jean-Nicolas), en latin **Hertius**, jurisconsulte et publiciste allemand, né près de Giessen en 1651, mort en 1710. Reçu licencié en droit à Giessen en 1676, il devint, en 1683, professeur de politique dans cette ville, prit le grade de docteur en droit en 1686, puis fut professeur de droit (1690), chancelier de l'université, et conseiller du landgrave de Hesse-Darmstadt. Outre de nombreuses dissertations sur des matières de droit civil ou public dont il fit paraître un certain nombre sous le titre de *Commentationes atque opuscula* (Francfort, 1700-1713, 2 vol. in 4°), on doit à Hert plusieurs ouvrages pleins d'érudition, dont les principaux sont : *Specimen prudentiæ civilis* (Giessen, 1679, in-fol.); *Elementa prudentiæ civilis* (Giessen, 1689, in-8°); *De fide diplomatum Germaniæ imperatorum et regum* (Giessen, 1699); *De notitia veteris Germaniæ populorum* (Giessen, 1709); *Tractatus juris publici de statuum imperii romani jure reformandi* (Giessen, 1710, in-fol.); *Responsa et consilia* (Francfort, 1729-1730, 2 vol. in-fol.).

HERTEL (Jean-Chrétien), compositeur allemand, né à Œttingen en 1699, mort en 1754. Fils d'un maître de chapelle du duc de Mersebourg, il apprit de bonne heure la musique vocale, le violon, le clavecin. Envoyé à Halle en 1716 pour y faire ses études universitaires, il s'occupa surtout de compléter son éducation artistique, puis il reçut à Darmstadt les leçons de Hess, et put, grâce à une subvention du duc de Mersebourg, visiter les principales villes d'Allemagne et de Hollande. De 1732 à 1742, Hertel remplit les fonctions de maître de chapelle à Eisenach, puis il devint maître de concert à la cour du duc de Mecklembourg-Strelitz, devint aveugle et termina sa vie dans un état voisin de la misère.

L'œuvre manuscrite d'Hertel est immense; on y remarque plus de cent symphonies, et ce chiffre suffira pour faire juger du reste. Parmi ses compositions, on distingue particulièrement six symphonies à quatre violons, douze grandes ouvertures concertantes et six quatuors.

HERTEL (Jean-Guillaume), violoniste et compositeur allemand, fils du précédent, né à Eisenach en 1727, mort à Schwerin en 1789. Successivement attaché à la chapelle du duc de Mecklembourg-Strelitz, puis à celle du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, il devint, en 1757, maître des concerts du duc de Mecklembourg-Schwerin. En 1770, la princesse Ulrique l'appela en la même qualité à Schwerin, et le nomma, en outre, conseiller de cour et secrétaire particulier.

Violoniste hors ligne et réputé l'un des virtuoses les plus remarquables de l'Allemagne, il fut contraint, par la faiblesse de sa vue, de renoncer à faire sa partie dans les orchestres et s'adonna à l'étude du clavecin, et sut, en peu de temps, s'acquérir une belle réputation. Son renom comme compositeur n'est pas moindre; sa musique vocale et instrumentale est fort remarquable. Parmi ses œuvres brillent surtout ses oratorios sur la Passion. On cite aussi parmi ses ouvrages : deux recueils de chansons et deux romances allemandes, douze symphonies à huit parties, six sonates et un concerto pour le clavecin. Comme écrivain, il s'est fait connaître par la publication suivante : *Recueil d'écrits musicaux traduits en grande partie d'auteurs italiens et français, avec notes et commentaires*.

HERTFORD ou **HARTFORD**, ville d'Angleterre, capitale du comté de ce nom, à 32 kilom. N. de Londres, sur la Lea; 6,769 hab. Cour de justice, école d'arts et métiers. L'école préparatoire que la Compagnie des Indes orientales entretenait près de la ville, au château d'Hailesbury, pour les jeunes gens candidats à l'administration des Indes, a été fermée en 1857. Ce château, dont la fondation remonte à une époque très-reculée, a été restauré et en grande partie reconstruit. Il reste une ou deux tours de l'édifice primitif. Le château d'Hailesbury servit de prison au roi de France, Jean le Bon, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, et au roi David d'Ecosse. Plus tard, ce même château fut habité par plusieurs reines d'Angleterre.

Hertford possède de nombreuses tanneries, des brasseries et une importante distillerie. Marché aux grains, l'un des plus fréquentés de l'Angleterre. On remarque parmi les édifices de la ville : l'hôtel du comté, l'église Saint-André et celle de Tous-les-Saints.

Le comté de Hertford ou de Herts est situé un peu au N. de Londres, entre ceux de Cambridge au N., de Bedford et de Buckingham à l'O., de Middlesex au S. et d'Essex à l'E. Sa superficie est de 164,280 hectares, et sa population de 173,294 hab. Ch.-l. Hertford; villes principales : Saint-Albans, Barnet, Baldock, Ware. Le sol de ce comté présente une surface légèrement ondulée, entrecoupée de collines peu élevées, de plaines peu fertiles et de marais; cependant l'agriculture y est dans un état très-florissant. On exporte principalement pour la capitale du froment, de l'orge, du malt, du beurre, des veaux, de la laine, des légumes et du papier. Les principales rivières qui l'arrosent sont la Lea, la Colne, le Maran, le Rib et le Gade.

HERTFORD, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Caroline du Nord, sur la rive gauche du Perquimans, à 280 kilom. N.-O. de Raleigh; 2,300 hab. Petit port de commerce.

HERTFORD (Richard SEYMOUR CONWAY, marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1800, mort en 1870. Du vivant de son père, il porta le titre de lord Yarmouth. Il entra jeune dans l'armée, acheta un grade de capitaine dans un régiment de dragons, mais quitta bientôt l'armée pour entrer dans la carrière diplomatique. Attaché à l'ambassade d'Angleterre à Paris (1827), il passa, en la même qualité, à Constantinople en 1829; mais, peu après, il renonça à la diplomatie. Depuis lors, il habita alternativement Paris et Londres, où sa colossale fortune et son goût pour les arts lui acquirent une grande notoriété. En 1842, la mort de son père le rendit héritier de ses titres et d'un siége à la Chambre des lords. Il n'y joua aucun rôle politique et vota avec le parti conservateur. Néanmoins, en 1846, il fut fait chevalier de la Jarretière, et, après l'Exposition universelle de 1855, il reçut du gouvernement français la croix de commandeur de la Légion d'honneur, pour encouragements donnés aux arts. Ne s'étant pas marié, il ne laissa pas d'héritiers directs, et, à sa mort, Richard Wallace, — qui a montré une si vive sympathie pour la population parisienne pendant la guerre de 1870-1871, — a hérité de la plus grande partie de son immense fortune.

HERTHA, en allemand **Erd** (la Terre), déesse adorée par les Germains et par différents peuples du Nord. C'était le nom de la Terre primitive. On lui offrait en sacrifice un porc ou un sanglier, appelé Iolagalt, et sa principale fête de l'année était connue sous le nom de Juël. Si l'on oubliait de lui fournir son offrande, on en était sévèrement puni et les procès qu'on pouvait avoir à soutenir étaient inévitablement perdus. Dans l'île de Rügen et à Helgoland, la déesse recevait un culte spécial. On la représentait sous la figure d'une femme avec tous les attributs de la fertilité. Tous les ans, elle sortait de son sanctuaire pour visiter les hommes, montée sur un char traîné par des vaches et enveloppé de voiles qui la cachaient elle-même aux yeux profanes. C'était pour ces barbares un temps d'allégresse et de fêtes, pendant lequel toute guerre était suspendue. La déesse était ensuite reconduite dans son temple, après avoir été baignée dans le lac du bois sacré, avec son char et les voiles qui le recouvraient. Des esclaves étaient chargés de cette mission, et, lorsqu'ils l'avaient accomplie, on les noyait dans le lac.

HERTIE s. f. (èr-sî — de *Hert*, n. pr.). Bot. Syn. d'EURYOPS.

HERTS (comté de). V. HERTFORD.

HERTZ (Jens-Michael), poëte et prédicateur danois, né à Œrslew, près de Vordingborg, en 1766, mort en 1825. En 1819, il fut nommé surintendant de Ribe. On a de lui : *Israël délivré*, épopée en 18 chants (Copenhague, 1804, in-8°); *De Julio Firmico Materno* (Copenhague, 1817, in-4°); *Sermons* (Copenhague, 1830, in-8°); des *Dissertations* et des *Mémoires*. — HERTZ (Hermann-Adolphe), fils du précédent, né à Nœrhaa en 1796. Médecin à Kallundborg, il a composé un poëme historique intitulé : *Gustave Vasa, libérateur de la Suède* (Copenhague, 1856, in-8°).

HERTZ (Henrik), poëte danois, né à Copenhague, de parents israélites, en 1798, mort en 1870. Après avoir étudié le droit, il débuta, en 1830, dans la littérature, par la publication de ses fameuses *Lettres d'un revenant*, satire poétique qui parut sous le voile de l'anonyme et produisit en Danemark une très-grande sensation. L'auteur ne se fit connaître que deux ans après, lorsqu'il embrassa le protestantisme. En 1833, il reçut du gouvernement danois une subvention pour faire un voyage en Italie, en Allemagne et en France. Ce voyage dura une année, après laquelle il revint à Copenhague, qu'il n'a pas quitté depuis. Nous citerons parmi ses poésies : la *Nature et l'art;* les *Quatre épîtres de Knud le Sélandais; Tyrfing* (1840), poëme, et les *Poésies de diverses époques* (1851, 2 vol. in-8°). Parmi ses pièces de théâtre, qui sont fort nombreuses, nous citerons : le *Jour du déménagement*, drame (1828); les *Tours de génie de l'Amour*, comédie (1830); *Un jour à l'île d'Als*, comédie en vers (1822); le *Débat*, vaudeville (1839); la *Maison de Svend Dyring*, tragédie (1837); le *Plumage du cygne*, comédie (1841); la *Caisse d'épargne* et *Amanda*, comédies (1840-1844); la *Fille du roi René*, chef-d'œuvre de l'auteur, traduit dans toutes les langues de l'Europe; *Ninon*, drame (1848); *Frederigo*, opéra (1848); *Waldemar Atterdag*, drame (1848); *Tonietta* (1850), *Scheick Hassan* (1850), le *Cadet* (1855), *Estrella* (1856), comédies. Les *Œuvres dramatiques* de Hertz ont été réunies et publiées à Copenhague en 13 volumes, de 1854 à 1856. Dans ces pièces, on trouve des caractères tracés de main de maître, et l'auteur s'adresse moins à l'imagination qu'au cœur et à la raison. Nous citerons aussi de lui un roman politique, intitulé : *Dispositions et circonstances* (1839), dans lequel il raconte avec beaucoup d'esprit les principales circonstances de sa vie; enfin, un ou deux autres romans, dont le plus remarquable est intitulé : *Jean Johnson* (1858, 3 vol.).

HERTZBERG ou **HERZBERG** (Ewald-Frédéric, comte DE), homme d'Etat prussien, né à Lottin (Poméranie) en 1725, mort en 1795. Au sortir de l'université de Halle, où il s'était particulièrement attaché à l'étude du droit public, il obtint un emploi aux archives secrètes à Berlin, se fit remarquer de Frédéric II, qui le nomma conseiller de légation en 1747, envoya, en 1752, un remarquable mémoire, sur la *Première population de la Marche de Brandebourg*, à l'Académie des sciences de Berlin, qui le couronna; devint alors membre de cette Académie, reçut bientôt après le titre de conseiller privé de légation, et fut chargé de la plus grande partie de la correspondance secrète au ministère des affaires étrangères. Au moment de l'invasion de la Saxe, en 1756, les Prussiens s'emparèrent des archives de Dresde, contenant les dépêches des cours d'Autriche et de Saxe. Frédéric II fit examiner ces dépêches par Hertzberg, qui, en huit jours, les lut et composa à leur sujet un mémoire en trois langues, mémoire dans lequel il justifiait l'invasion prussienne, et qui eut un grand retentissement. La remarquable intelligence dont avait fait preuve, en cette circonstance, le jeune diplomate le fit appeler au poste de premier conseiller privé ou de secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, puis à celui de second ministre d'Etat en 1763. Il négocia en 1762 la paix avec la Suède et la Russie, signa le traité de Hubertsbourg, parvint, en 1772, lorsque le démembrement de la Pologne fut décidé par Catherine de Russie, à faire donner à la Prusse une partie de l'Etat démembré, et rendit de grands services à l'occasion de la succession de la Bavière, soit avant le traité de Teschen ou par ce traité même, soit en 1784, en préparant contre l'Autriche la formation de la ligue des princes de l'Allemagne du Nord. Après la mort de Frédéric le Grand, qui n'avait cessé de donner des marques de haute confiance à son ministre, Hertzberg resta au pouvoir sous Frédéric-Guillaume II, qui lui accorda le titre de comte et le nomma curateur de l'Académie. Il accrut encore sa réputation d'homme d'Etat en amenant l'apaisement des troubles de Hollande (1787), et contribuant à maintenir l'équilibre européen. Hertzberg provoqu la réunion du congrès de Reichenbach (1790), où ses idées ne furent pas adoptées, ce qui lui causa un vif chagrin. Contrarié en outre par la nomination de deux nouveaux ministres, il offrit sa démission, qui ne fut point acceptée; mais il fut néanmoins déchargé de la plus grande partie des affaires (1791). Contrairement aux vues de la cour, il se prononça pour qu'on entrât en négociation avec la République française, et qu'on préférât aux chances d'une guerre dangereuse pour la Prusse la prépondérance que le cabinet de Berlin pourrait acquérir comme médiateur; d'un autre côté, lorsque eut lieu le second partage de la Pologne (1793), il trouva qu'on allait beaucoup trop loin. Il avait désiré que la Prusse rentrât dans quelques possessions anciennes, mais non que la Pologne fût accablée, et il écrivait à ce sujet au roi, en 1794 : « Suivant mes idées, ce partage est la plus grande faute que puissent faire les trois puissances, surtout la Prusse. Le titre dont ces puissances se servent pour partager la Pologne est si odieux et si décrié, qu'il fera toujours un tort infini à la réputation des trois souverains, et que leurs noms en seront flétris à jamais dans l'histoire. » Après avoir fait entendre ce mâle langage, Hertzberg tomba complétement en disgrâce et mourut bientôt après. Cet homme d'Etat ne se borna pas à rendre des services à son pays au point de vue de la politique extérieure; il s'efforça d'améliorer l'instruction publique, d'alléger le sort des instituteurs de campagne, de réformer la langue allemande d'après les idées de Leibnitz, de contribuer aux progrès de la littérature allemande, pour laquelle le grand Frédéric avait toujours témoigné beaucoup d'éloignement, d'introduire des perfectionnements dans l'exploitation des terres, et il essaya de naturaliser la culture de la soie, qu'il avait introduite dans sa terre de Britz. Très-instruit, il vivait constamment au milieu de savants et d'hommes de lettres; il était simple, sans prétention, et, ce qui montre l'élé-